

**BRIÈRE-HAQUET, ALICE. *Politique des contes. Il était une fois Perrault aujourd'hui...* Paris, Classiques Garnier, « Perspectives comparatistes » 107, série « Classique/Moderne » 13, 2021, 172 p. ISBN 978-2-406-11784-1**

Bertrand Bergeron

Volume 20, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093913ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093913ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2022). Compte rendu de [BRIÈRE-HAQUET, ALICE. *Politique des contes. Il était une fois Perrault aujourd'hui...* Paris, Classiques Garnier, « Perspectives comparatistes » 107, série « Classique/Moderne » 13, 2021, 172 p. ISBN 978-2-406-11784-1]. *Rabaska*, 20, 281–285.  
<https://doi.org/10.7202/1093913ar>

maintenant au cœur de la recherche et de l'action des musées occupait peu de place dans les travaux des muséologues il y a quelques années encore. On en trouve cependant trace dans un article de 1995 sans que le sujet se soit imposé à notre auteur.

Les articles sont précédés d'une présentation par les directeurs de l'ouvrage, d'une préface signée par François Mairesse et d'un long entretien entre Bergeron, Mairesse et Montpetit. Ce dernier fait alors retour sur l'ensemble de son cheminement intellectuel, du contexte dans lequel il s'est éclo et de sa perception des musées.

François Mairesse souligne la qualité d'orateur de Raymond Montpetit. Il faut reconnaître la rigueur et la précision de ses démonstrations publiées. Les textes sont souvent enrichis de schémas où Montpetit condense sa pensée toujours limpide. Compte tenu des différents lieux où les articles furent publiés, ceux-ci ne sont pas exempts de quelques répétitions, en particulier en ce qui concerne l'histoire des musées au Québec.

On aurait souhaité cette sélection plus exhaustive des publications de Raymond Montpetit. Celle-ci semble destinée à un large public et réunit ses « classiques ». Les lecteurs québécois aimeront étudier certains autres articles ou rapports qui sont cités dans la biobibliographie qui complète ce livre qui se trouvera désormais dans la bibliothèque de toute personne intéressée par la muséologie en Occident.

**LAURIER LACROIX**  
Professeur émérite, UQAM

---

BRIÈRE-HAQUET, ALICE. *Politique des contes. Il était une fois Perrault aujourd'hui...* Paris, Classiques Garnier, « Perspectives comparatistes » 107, série « Classique/Moderne » 13, 2021, 172 p. ISBN 978-2-406-11784-1.

Dans *Politique des contes*, Alice Brière-Haquet nous sert, d'entrée de jeu, cet avertissement : « Nous avons tous été élevés dans le conte du conte : un genre oral, universel et intemporel, que les hommes, plutôt les femmes, se passent de génération en génération. [...] On cherche LE conte qui correspondrait à l'image DU conte, dans un joli jeu de tautologie, alors que ce qui est intéressant ce sont justement LES contes, dans leur multiplicité et leur diversité. Le conte n'existe pas, il n'y a que des contes » (p. 7). Avis est donc donné : le conte mère de tous les contes est une chimère. Il est une construction fantasmée à partir des versions recueillies sur le terrain dont on a ébarbé les différences pour les faire entrer dans le moule du modèle projeté. Ce sont elles qui l'engendrent par un renversement paradoxal de la filiation.

N'ont droit à l'existence que les contes qui convoquent d'autres contes en un ensemble polyphonique à l'instar des *Mille et une nuits*. Entre-temps, il est loisible à chacun de se raconter des contes sur le conte.

L'autrice ne s'attarde pas sur cette problématique qu'aucune démarche à rebours ne pourra résoudre. Ne l'intéressent que les contes de fées qui la conduiront à ceux de Charles Perrault, bien consciente qu'une telle appellation est un générique qui donne accès au merveilleux. « Conte de fées est employé par figure (XVIII<sup>e</sup> s.) au sens "d'aventure extraordinaire et charmante" », précise le *Dictionnaire historique de la langue française*. Entendons par merveilleux, le surnaturel conventionnel qui résulte d'une convention de l'expression n'opérant que dans la fiction, alors que son pendant réfracté, le surnaturel réel, agit au sein de la réalité tangible de manière modale au sens où l'on peut en observer le mode de production sans se montrer capable de l'expliquer. Quant aux fées, Laurence Harf-Lancner en a retracé l'origine dans son essai érudit : *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées* (Honoré Champion, 2000). Elles résulteraient d'une création littéraire du XII<sup>e</sup> siècle et leur nom dériverait du latin *fata*, féminisation de *fatum*, qui se rapporte à la destinée, à la fatalité. Il est vrai que le souhait d'une fée, en vertu du pouvoir contraignant de la parole, déclenche un processus au déroulement irrévocable jusqu'à sa complète réalisation à moins de le contourner ou le détourner avec l'aide d'une autre puissance en mesure d'en contrebalancer les effets. Harf-Lancner distingue deux catégories d'êtres surnaturels : ceux de type morganien et ceux de type mélusinien. On aura reconnu les fées Morgane et Mélusine, toutes deux s'étant offertes à des êtres humains et les ayant quittés en leur laissant une descendance (Mélusine) ou sans progéniture (Morgane). En s'inspirant de cette typologie, il est facile d'associer la maternité de la Vierge Marie au type mélusinien et le témoignage de Raël (Claude Vorilhon) – enlevé, amené sur une autre planète, ramené sur Terre et attendant le retour des Élohim à Jérusalem en 2035 –, au type morganien.

Des fées, Alice Brière-Haquet convient qu'elles ne se retrouvent pas dans tous les contes de Perrault. *Le Petit Chaperon rouge* et *Barbe-Bleue* développent leur scénario sans leur intervention. Toutefois, l'ambiance surnaturelle qui les imprègne justifie, aux yeux de l'autrice, leur insertion dans cette catégorie. Elle fonde en partie son analyse sur la typologie de « Ruth Bottigheimer [qui] propose de différencier quatre catégories, correspondant à des enjeux et des périodes très divers » (p. 8) : les « *folktales* » issus « du peuple », les « *fairyland fictions* », les « *restoration fairy tales* » et les « *rise fairy tales* » (p. 8). Ces deux dernières catégories, dont l'une raconte la perte et la réintégration du statut royal d'un personnage et l'autre, l'ascension d'un héros aux origines humbles vers le sommet de l'échelle sociale, guident Alice Brière-Haquet dans son analyse des contes de Perrault. L'autrice oublie de

mentionner que certaines catégories en recoupent d'autres, notamment les contes d'avertissement comme *Le Petit Chaperon rouge* ou d'apprentissage qui mettent en scène, dans la majorité des cas, un héros surmontant des épreuves qualifiantes qui le marquent pour toujours et le font accéder à une autre étape de son existence.

Le conte de fées moderne n'est pas le fruit d'une génération spontanée : « il tire sa structure du conte de restauration [*restoration fairy tales*], ses personnages des fictions féériques [*fairyland fictions*], et sa posture énonciative des contes du peuple [*folktales*] » (p. 8). On doit sa naissance à Giovan Francesco Straparola qui publia, à Venise en 1550, *Le Piacevoli notti* (*Les Nuits facétieuses*). Charles Perrault n'a pas pu ne pas être influencé par ses illustres devanciers que furent Bocace, Basile et Straparola bien entendu, car une loi tacite en littérature stipule que chaque auteur crée ses prédécesseurs, ainsi que l'a formulé J. L. Borges.

S'il n'a pas inventé le conte de fées moderne et encore moins le conte tout court, Perrault a donné ses lettres de noblesse à un genre jusque-là décrié. Car on aurait tort de croire qu'il s'adressait en priorité au monde rural. Alice Brière-Haquet est formelle sur ce point : « Le fait est que l'histoire littéraire a grandement surévalué la ruralité des contes de Perrault » (p. 81), car « le conte est dès le <sup>xvi</sup>e siècle un genre de citadins lettrés jouant la naïveté paysanne » (p. 147). En effet, « [l]e mythe des origines populaires et rurales va pourtant se développer aux <sup>xix</sup>e et <sup>xx</sup>e siècles, de manière parallèle aux grandes vagues d'urbanisation » (p. 147). À l'époque de la parution des contes perraldiens, le monde rural est largement analphabète, les récits se transmettant de bouche en bouche ou, parfois, par la lecture à haute voix de ceux qui savaient lire vers ceux qui n'y entendaient rien de livres de colportage comme cette Bibliothèque Bleue à laquelle se réfère Perrault pour camper l'atmosphère de ses récits dans un univers auquel n'appartiennent ni lui ni ses lecteurs. En somme, un monde auroral où les enfants, les femmes et les paysans sont demeurés proches de la nature. Rappelons-nous La Fontaine : « Si Peau d'âne m'était conté, /J'y prendrais un plaisir extrême. /Le monde est vieux, dit-on, je le crois, cependant, /Il le faut amuser encor comme un enfant » (*Le Pouvoir des fables*, Livre VIII, Fable 4, v. 67-70). Pour sa part, Brière-Haquet évacue la double influence de l'oral sur l'écrit et vice-versa, car tel n'est pas son propos.

Elle énonce ainsi sa démarche : « L'objet de cet essai sera double : d'une part, retracer la construction du conte tel que nous le connaissons aujourd'hui, d'autre part voir comment les auteurs contemporains s'en sont emparés pour dire notre modernité » (p. 15). Pour ce faire, chacun des contes perraldiens est passé au crible de son analyse en suivant méticuleusement l'ordre de leur apparition dans le recueil. Chacun d'eux se voit attribuer un sous-titre

qui en définit la thématique manifeste ou latente. Les accumuler pourrait donner lieu à un jeu de devinettes : à partir du sous-titre, nommez le conte concerné ? Qu'on se permette un essai. *Le peuple en question ? La femme en trois robes ? Le rêve d'un siècle ? De la nature du loup ? Le château en partage ? La métamorphose d'une souillon ? Le triomphe de la laideur ? Tu seras un ogre, mon fils ?* Comme tout jeu qui se respecte, les réponses se trouvent à la fin de ce compte rendu.

Les réécritures, les reconfigurations, ainsi Alice Brière-Haquet nomme-t-elle les exercices de style des auteurs contemporains sur les thèmes imposés par Perrault, sont des tentatives de mettre les contes au goût du jour. Ces œuvres au second degré « s'intéressent aux rapports sociaux et la quête personnelle s'articule à celle du vivre ensemble » (p. 118). L'essayiste n'émet pas de jugement d'ordre esthétique à leur sujet, ne portant son regard que sur la matière et sa concordance ou sa diffraction à l'égard de l'original. Sont-elles dignes de leur illustre ancêtre ? Ont-elles, par impossible, cette musique inimitable du style qui constitue la vraie magie des contes perraldiens et que je n'ai retrouvé que dans *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier et un poème de René-Guy Cadou (*Celui qui entre par hasard*), musique inoubliable qui abolit le temps et nous rend notre enfance pour mieux nous la ravir en nous laissant cette faim insatiable qui nous pousse à la réécouter à l'envi ? Pour pasticher Boileau, je ne puis voir Yvonne de Galais qu'à travers les yeux d'Augustin Meaulnes et je n'ai de cesse d'imaginer ma demeure à l'image de celle de Cadou. Ces miracles de lecture ne nous sont donnés qu'avec parcimonie. De toute manière, ces reconfigurations peuvent-elles seulement faire oublier l'original quand elles leur doivent leur existence ? Leurs auteurs seront toujours redevables à Perrault de la notoriété qu'ils en tirent ou en espèrent et c'est moins, en somme, une mise aux normes actuelles qu'une anamnèse, qu'une invitation à revenir aux originaux, une réactualisation de Perrault au sens où tout lecteur qui se respecte sera curieux de l'œuvre qui a suscité une telle descendance. Si talentueux soient-ils, les auteurs contemporains n'ont que le clair de lune à faire valoir et non la lumière du soleil à concurrencer.

Alice Brière-Haquet nous livre un essai passionnant au style dense et limpide à la fois qui procure un vrai bonheur de lecture, une satisfaction intellectuelle intense. Peut-être vais-je la décevoir en lui avouant que, malgré la finesse de leur analyse, c'est moins vers les réécritures que sa lecture si particulière me pousse que vers les contes de Perrault qu'elle m'a fait revoir et redécouvrir. En refermant son essai m'est revenue cette phrase de Gaston Bachelard qu'elle cite et à laquelle elle a su donner tout son sens : « Le conte est une image qui raisonne » (p. 137). Comme il a raison et comme Alice Brière-Haquet a eu raison de leur rendre raison !

Réponses (dans l'ordre) : *Les Souhais. Peau d'Âne. La Belle au bois dormant. Le Petit Chaperon rouge. Barbe-Bleue. Cendrillon. Riquet à la Houppe. Le Petit Poucet.*

**BERTRAND BERGERON**  
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

CLÉMENT, DANIEL. *Les Récits de notre terre. Les Mi'gmaq.* Québec, Presses de l'Université Laval, « Tradition orale », 2021, 197 p. ISBN 978-2-7637-5337-9.

Consacré aux Mi'gmaq (ou Mi'Kmag ou Micmacs), mot qui signifie alliés, une des onze nations autochtones du Québec, sans toutefois être confinés à cette seule province canadienne, le nouveau recueil de Daniel Clément est le sixième de la série *Les Récits de la terre*, publiée aux Presses de l'Université Laval dans la collection « Tradition orale ». Cette collection « vise à consigner, diffuser et préserver tout ce qui existe sous une forme non écrite – les mythes, les épopées, les légendes, les contes, les fables et les paroles, les proverbes et les dictons, les chants et les récits de vie – et qui constitue un véritable héritage commun pour toute l'humanité » (page de garde). Comme le lecteur l'apprend dans le texte de présentation, les Mi'gmaq du Québec forment une population d'environ 7 000 individus et sont installés en Gaspésie, répartis en trois communautés : Listuguj, à l'embouchure de la rivière Restigouche, et Gesgapelag, près de la municipalité de Maria. La troisième, Gespeg, n'a pas de territoire déterminé, ses membres vivant hors réserve. Leur langue est menacée, comme celle d'autres communautés. Aussi recourent-ils le plus souvent à la langue anglaise. Ils ont un rapport de proximité ou privilégié avec la mer, ce qui les distingue, par exemple, des peuples algonquins, et qui marque leur vie tant économique que culturelle. La pêche, même celle de la petite baleine, et la chasse au gros et au petit gibier constituent leurs principales activités, comme on s'en rend compte à la lecture de ce recueil.

Les Mi'gmaq, ainsi que le prouvent les divers récits répertoriés (au nombre de 36), possèdent une riche, même une très riche mythologie. Cette richesse, Clément l'a répartie en neuf catégories de façon, précise-t-il, « à couvrir le plus de thèmes possible mais également pour permettre une meilleure comparaison avec les autres volumes de cette série » (p. 5).

La première partie est consacrée au grand héros Glooscap, le maître par excellence, véritable dieu qui n'a rien négligé pour enseigner et enrichir son peuple des « arts essentiels », tout en se préoccupant de son avenir. Tout ce que ses « fidèles » ont de beau et de bon, en définitive, c'est à lui